

Zeitschrift: Schweizer Soldat : Monatszeitschrift für Armee und Kader mit FHD-Zeitung
Herausgeber: Verlagsgenossenschaft Schweizer Soldat
Band: 10 (1934-1935)
Heft: 21

Artikel: Une batterie d'artillerie au Furke-Pass
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-710089>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 23.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

En outre le vol en rase-mottes ne sera pas aussi souvent employé, comme on le craint actuellement. Ce genre de vol est par lui-même passablement dangereux; les aviateurs ne l'emploient pas volontiers. Les Japonais l'ont prouvé encore dernièrement; pourtant ce n'est pas à eux qu'on peut reprocher de manquer de courage. Ce procédé de vol restera plutôt exceptionnel.

Les avions resteront normalement, pour combattre les buts terrestres, à une altitude de 200 m au moins.

Les essais de tir contre avions que nous avons faits en 1934 ont donné toute satisfaction et ont prouvé la qualité de notre Kreiskorn:

L'infanterie réussira ainsi à maintenir les avions loin d'elle jusqu'à une distance de 1000 m.

Le danger aérien est si grand, que l'augmentation des mitr. a uniquement pour but de créer une Sct. de DCA. qui sera équipée du « Kreiskorn ». De plus une Sct. de 3 Fm. par Cp. fus. pourra participer à cette action. Ainsi le $\frac{1}{4}$ des armes automatiques du Bat. est prévu pour la DCA.

La grande nouveauté du réarmement de l'infanterie est l'introduction des engins d'accompagnement.

Ils ont déjà fait leur preuve dans les dernières années de la grande guerre, où ils s'étaient révélés d'urgente nécessité.

La présence redoutable de la mitr., dont une seule non neutralisée est capable de briser l'attaque la mieux préparée, avait imposé l'accompagnement au plus près de l'infanterie par l'art. Comme l'action de cette art. d'appui direct est malgré tout trop lente et trop éloignée, un impérieux besoin s'était fait sentir de canons réduits, capables par leur petitesse de combattre dans la zone de l'infanterie, pouvant ouvrir le feu presque instantanément, sans crainte de voir les liaisons téléphoniques rompues.

Ce fut l'introduction du canon d'infanterie.

Mais, pour combattre une mitr. avec des armes à trajectoire tendue, il est nécessaire de se mettre en position directement en face d'elle. Dès le début, la lutte n'est plus égale, elle est tout au profit de la mitr. déjà prête au tir.

Il faut à l'infanterie une arme à trajectoire courbe, capable de tirer d'une position que les mitr. ne peuvent pas atteindre avec leur trajectoire rasante, voire capable d'aller atteindre la mitr. derrière son couvert lorsqu'elle tire en flancement.

Ce fut l'apparition du lance-mines.

Celui qui est introduit chez nous est le modèle amélioré du mortier Stokes-Brandt, qui fit son apparition chez les Français et les Anglais dès 1916.

L'invention de cette arme sort complètement des chemins battus. Elle surprend par son extrême simplicité, sa légèreté et sa rusticité. Il semble à priori qu'une semblable arme ne doive avoir aucune précision, partant aucune valeur militaire. Ce fut bien la première impression des experts, qui la refusèrent d'abord. (A suivre.)

Une batterie d'artillerie au Furke-Pass

Ce n'est pas d'aujourd'hui que l'on se plaît à reconnaître la valeur de notre armée de milices; cette amusante anecdote, due à la plume de M. Th. de Vallière et parue en 1870, nous en donne une preuve en même temps qu'elle relate un exercice d'artillerie de montagne qui, aux yeux d'un officier étranger, passa pour un fait d'armes sans précédent. De tels exercices en haute alpe sont pourtant monnaie courante dans notre artillerie de montagne, mais nous comprenons aisément qu'en l'occurrence, un officier de l'armée d'Afrique ait subitement

découvert que les « petits » soldats suisses étaient également capables d'effectuer de grandes choses!

Nous venions de nous asseoir sur la large galerie de l'auberge de Murren, admirant le Silberhorn et écoutant ses avalanches, lorsque tout à coup mon cousin, tournant la tête du côté du sentier qui arrive de Lauterbrunnen, s'écria:

— Mais, tiens, n'est-ce pas de l'artillerie qui monte ici?

J'avais quitté mon régiment depuis deux mois, trop heureux de ne plus entendre parler canons, et voilà qu'en Suisse, à 1630 mètres au-dessus de la mer, pendant une promenade de vrai touriste, les canons me poursuivaient! C'était jouer de malheur. Aussi fut-ce sans me déranger de ma chaise de bois que je laissai défiler devant l'auberge une batterie de montagne, une vraie batterie, comme celle que j'avais en Afrique en 1862, avec ses canons démontés portés à dos de mulets, avec ses caissettes à munition et ses artilleurs armés de pelles et de pioches.

Une demi-heure après, entraient dans la galerie trois ou quatre officiers qui demandèrent des rafraîchissements, et certes ils en avaient le droit, car, en uniforme, venir si haut sans pouvoir s'arrêter quand on veut, s'habiller comme on aime et regarder où il plaît, ce doit être une corvée qui me rappelait certaines courses de la Kabylie, avec cette différence que le Djebbel-Gouffi ne peut se comparer à la Jungfrau.

Pour des officiers de milices, ces messieurs ne me parurent pas trop mal; ils se racontaient en riant les aventures d'un bivouac de la veille, quelque part entre Interlaken et Lauterbrunnen.

Je crus comprendre que leur batterie faisait partie de ce qu'on appelle dans le pays une école de recrues, où les artilleurs suisses ont la prétention de dresser, en cinq ou six semaines, quelques centaines de jeunes-gens qui entrent au service n'ayant jamais vu un canon, et qui doivent en sortir sans se rendre bien compte de la manière dont on le charge!

Heureusement, je n'avais rien à voir dans leur artillerie! Aux explications que donna l'un d'eux à un bon vieux flegmatique Anglais, je compris que l'école, tirant à sa fin, les recrues des batteries de montagne faisaient une espèce de course, comme on dit qu'en font les pensionnats. Cette promenade finie, tous ces hommes, fiers de leurs lauriers et se croyant des foudres de guerre, devaient rentrer chez eux pour y reprendre qui sa charue, qui sa boutique d'épicerie. Heureux pays, où l'on se figure faire des soldats en quelques jours!

Bien plus préoccupé d'un magnifique coucher du soleil que de mes soi-disant camarades, j'étais en admiration devant le sublime paysage qui se déroulait devant nous et la majestueuse grandeur du panorama, quand un bruit de chaises attira de nouveau mon attention. Un personnage nouveau venait d'entrer: ces messieurs, debout, saluaient leur colonel.

Pas trop gonflé de son importance, comme le sont ordinairement ces espèces d'officiers, ce semblant de colonel me fit l'effet d'un assez bon garçon. Il demanda des détails sur la marche des jours précédents; un officier, les cheveux taillés en brosse et le gilet ouvert, lui répondit; c'était, paraît-il, un major. Du reste, ils ont tous le même uniforme, je n'ai su y voir aucun signe distinctif, si ce n'est la couleur du drap, le colonel et le major étant habillés de drap vert, les autres de drap bleu. Le soir, au moment de nous coucher, mon cousin, qui venait de jeter son cigare, me dit:

— Demain, nous refaisons au soldat; j'ai causé une

bonne heure avec le colonel, et il nous invite à courir les montagnes avec lui.

— Ah! mais non, mais non, je sors d'en prendre, moi, et si je suis venu en Suisse, ce n'est pas pour faire dans ces montagnes ce que je fais depuis tantôt dix-huit ans! Vas si tu veux, je reste à Murren; la vue y est belle, le vin pas mal, et la population ne me déplaît pas.

J'eus beau résister; je fus battu sur toute la ligne, tant et si bien que, le lendemain, à cinq heures du matin, furieux, mais un agréable sourire aux lèvres, je me laissais présenter au chef de l'école de recrues de Thoun qui, ayant quitté la veille son formidable commandement, avait couru après sa batterie de montagne pour lui faire passer le Furke-Pass, passage à 2611 mètres (8700 pieds) de hauteur, qui conduit de la vallée de Lauterbrunnen dans celle de la Kander. On m'assurait que je serais le soir même à Thoun, où mon bagage m'attendrait: le chemin serait assez difficile et pénible par moments; mais, enfin, les batteries d'artillerie ne vont pas où perchent les chamois; avec de la patience, j'arriverais à Thoun, mais je me promis que mon cousin me le payerait. On attache mon sac à un bât, et me voilà suivant l'artillerie de l'Helvétie dans ses excursions. Qui l'aurait dit? pourvu que mes camarades ne l'apprennent pas, on se moquerait joliment de moi au 2^e d'artillerie.

Le chemin, qui de Murren s'élève sur les pentes de la montagne, nous amena peu à peu, entre deux rangées d'agrestes cloisons formées de longues bûches de sapin, jusqu'au sommet des monts qu'on distingue du village; là on mit en batterie assez proprement, et avant de les perdre de vue, nous apprîmes aux hôtes de M. Sterchi que la majestueuse colonne dont pour mes péchés je faisais partie, était définitivement en route: les obus lancés à une assez jolie portée allèrent briser un petit sapin qui servait de cible, et les échos semblèrent nous répondre du fond de la vallée.

Après le tir, exhortation pastorale du colonel, qui rappela à ses hommes de marcher lentement, tranquillement, à leur pas ordinaire, de garder, en gravissant les pentes, quinze pas entre les mulets, de se taire et de marcher, marcher toujours.

(A suivre.)

Petites nouvelles

Il n'est question en ce moment, en France, dans les milieux colombophiles, que de l'expérience tentée par les services de l'armée aux environs de Nantes, sauf erreur.

Deux cents pigeons furent lâchés. Comme ils regagnaient normalement leurs pigeonniers avec leur instinct infailible, on leur envoya deux cents kilowatts de T. S. F. A partir de l'émission, les volatiles furent comme ivres. Ils perdirent le nord. Ils battaient la campagne dans tous les sens. Ils s'effrayaient. Ils s'affolaient. Ils ne retrouvèrent leur chemin dans les campagnes du ciel que lorsque l'homme eût cessé ses farces scientifiques.

Sans carte ni boussole, une bestiole qui n'a rien appris, retrouve infailliblement le chemin de son pigeonier. Mais que la science intervienne, elle hésite, elle s'égare.

Grande leçon d'humilité! Pour rentrer chez lui, à la suite d'un banquet, où l'on a un peu trop chopiné, le simple mortel est obligé de demander son chemin aux agents. C'est la faute au champagne, à la fine, aux toasts. Au lendemain de l'ivresse,

il enseignera n'importe quoi sur n'importe quel sujet. Il sait tout ... hormis rentrer chez lui avec un verre dans le nez. Et le pigeon ne peut retrouver la colombelle si la T. S. F. entre en jeu. Pour l'homme, la science, c'est Dieu. Pour l'animal, c'est le diable.

Il est donc certain que le pigeon-voyageur recèle à coup sûr un organe d'une sensibilité étonnante aux influences magnétiques; mais quel est-il? *

La Société des officiers automobilistes a effectué dernièrement un voyage à Paris auquel 23 membres ont participé. Ils ont visité notamment les usines Renault, les usines Caudron et le musée d'armée; ils se sont en outre rendus à la place d'armes de Satory, près de Versailles, où, sous la conduite de représentants du ministère de la guerre, ils assistèrent à des exercices au cours desquels furent mis en action des tanks et de l'artillerie motorisée qu'utilise actuellement l'armée française. Les excursionnistes ont enfin fait diverses randonnées dans les environs des usines Caudron et purent voir les appareils Caudron qui participèrent à la coupe Deutsch de la Meurthe. Notons en outre qu'ils eurent le geste délicat de déposer une couronne sur la tombe du soldat inconnu.

*

Ainsi qu'on a pu s'en convaincre lors de la campagne contre la loi dite de défense nationale, divers milieux de la population possèdent à l'égard de notre corps d'officiers des idées très particulières, souvent fantaisistes. C'est pourquoi le livre qui vient de paraître «Les autorités militaires supérieures et les commandants supérieurs de l'armée suisse», contenant les photographies de nos principaux chefs, vient parfaitement à son heure. Cette riche collection de portraits contribuera peut-être à persuader ceux qui ne le sont pas encore que nos officiers ne cherchent nullement à se donner des allures de foudres de guerre.

Le corps des officiers suisses présente certaines particularités qui lui sont propres. Par un travail acharné de plus d'un siècle, et aussi par de lourds sacrifices matériels, il a réussi à se hausser à un niveau qui lui assure, même auprès des armées professionnelles, une considération sans cesse grandissante. Nos officiers ne sont nullement guidés par la soif de gloire ou de gain matériel, ils ne font que remplir leur devoir, tout simplement. Et c'est uniquement en s'appuyant sur le sentiment de la responsabilité et de la fidélité de chacun que notre république démocratique parviendra à éviter tous les écueils de l'heure présente.

Sans l'esprit de sacrifice des officiers, il n'y a pas d'armée de milices — sans armée, il n'y a pas de neutralité durable — sans neutralité garantie par les armes, il n'y a pas d'indépendance.

*

S'exprimant sur les manœuvres de la III^e division en 1934 auxquelles il a assisté, le général français Clément-Grandcourt émet cette opinion flatteuse pour notre armée et ses chefs: «Les manœuvres de l'armée suisse, dit-il, ont présenté l'an dernier un réel intérêt tactique, en montrant l'adaptation lente, mais continue de ses cadres aux modes de combat nouveaux, fondés sur la prépondérance du feu et l'emploi des armes automatiques, mais n'excluant pas toutefois mouvement et combinaisons. Cependant leur but principal nous paraît avoir été différent: les chefs de l'armée fédérale y ont cherché surtout le couronnement d'expériences poussées depuis des années et qu'ils ont voulues aussi concluantes que possible avant de passer à la réorganisation organique que tout le monde, en Suisse, estime nécessaire. Méthode extrêmement sage, extrêmement prudente, bien différente de ces procédés du «trait de plume», de la «table rase», auxquels nous avons eu trop souvent recours depuis l'armistice et qui ont bouleversé l'armée française sous prétexte de la moderniser.»

Nous aurons l'occasion de revenir sur cet article prochainement et d'en dégager les grandes lignes aussi fidèlement que possible.

Morgen eine Käsesreise!

das ist nicht nur eine gute Idee -
das ist eine nationale

Schweiz. Milchkommission - Jäggi & Wüthrich

